

/ « Être à la hauteur de ce qui nous arrive »

Un des problèmes des moments paroxystiques comme celui dont nous sortons lentement avec la pandémie, c'est l'écrasement du passé par le présent, et l'amnésie qui s'ensuit quant aux leçons des catastrophes et crises antérieures. Le choc est tel qu'il est vécu et réputé comme toujours sans précédent et comme l'entrée dans un monde d'après que rien n'accrocherait plus au passé. Par Martin Vanier, géographe, professeur à l'École d'urbanisme de Paris, consultant (Acadie)

A l'opposé des « transformations silencieuses » de François Jullien, la catastrophe, c'est le temps des résolutions bruyantes, des bifurcations dites radicales et des « plus jamais ça » : un accélérateur des volontés, mais pas forcément un progrès des capacités collectives à lire la longue histoire des bouleversements profonds. Résilience ! L'engouement pour ce qu'on peut considérer comme le mot-clé de la période est typique de ce temps où la prise de conscience collective côtoie l'amnésie. Il est presque devenu un mot du langage courant – un titre de roman, par exemple – du moins un incontournable de l'action publique, mais au prix d'une perte presque complète de tous les investissements cognitifs dont il avait été patiemment l'objet depuis environ cinquante ans. Face à la pandémie, une seule réponse : la ville résiliente, ou le territoire résilient. Reste à savoir ce que cela signifie¹.

SE RÉTABLIR OU SE TRANSFORMER

La capacité à surmonter les traumatismes intéresse les scientifiques depuis la fin des années 1960 : les physiciens spécialistes des matériaux et les ingénieurs d'abord, notamment en quête de sécurité quand la vitesse augmente ; puis les écologistes, premier transfert, pour mesurer ou promouvoir le retour à l'état d'équilibre d'un écosystème agressé (vaste débat : qu'est-ce que l'état d'équilibre de la nature ?) ; puis les médecins cliniciens, les psychologues et les pédiatres, nouveau transfert, pour parler des ressorts de l'individu qui souffre ; puis les économistes, les sociologues, les urbanistes, les géographes, les spécialistes de la cindynique (la science des risques), etc., tous bousculés par l'accélération du réchauffement climatique et de l'érosion de la biodiversité. « Résilience » est un des rares concepts qui circulent des sciences de la matière aux sciences de l'homme et du vivant au social. C'est actuellement LE mot de la société du risque. Mais pour dire quoi en somme, après des décennies de travaux très autorisés sur le sujet ? La liste est longue des raisons pour lesquelles la notion n'a pas trouvé d'évidentes traductions opérationnelles, du moins dans les champs qui nous intéressent ici, ceux de la ville et du territoire, malgré une invocation exponentielle.

D'abord, parce que si la notion de résilience invite à identifier les ressources qui permettent d'encaisser et de rebondir, elle

n'aboutit pas pour autant à une proposition reproductible : beaucoup d'auteurs saluent la portée explicative du terme, mais signalent sa faiblesse prescriptive. Autrement dit, en parler semble toujours approprié, mais une fois le mot lâché, qu'a-t-on apporté de tangible ? D'où la réputation de *buzzword*, ou au moins, pour reprendre l'expression de Pierre Rosanvallon (à propos de tout autre chose), de « mot en caoutchouc », ce qui est, certes, le moins qu'on puisse attendre de la résilience. Dans la dernière livraison de la revue², la résilience est partout, ce qui conduit un Philippe Madec à s'en détourner³.

Ensuite, parce que la résilience porte en réalité deux perspectives différentes, voire opposées : se rétablir (le fameux « retour à l'équilibre ») ou se transformer. En simplifiant, on peut estimer que les approches initiales des physiciens, puis des écologistes, s'inscrivaient plutôt dans la première perspective, tandis que celles qui se sont développées par la suite dans les sciences sociales s'inscrivent plutôt dans la seconde. Mais alors si la résilience est synonyme de capacités d'adaptation, de mutation, d'évolution, Darwin⁴ ou Schumpeter en sont quelques-uns des pères, et il n'est pas certain que le mot renouvelle la pensée. Enfin, parce que la notion de résilience reste floue sur deux horizons essentiels à sa mesure : l'horizon temporel du rétablissement ou de la transformation, et l'horizon spatial auquel les appréhender. Double problème qui n'était pas à l'origine celui des ingénieurs en quête d'un matériau résilient, c'est-à-dire retrouvant vite sa forme après un choc. Pour une ville, un territoire, la société qui l'habite, et l'économie qui l'anime, c'est un peu plus compliqué. La résilience peut conduire à changer l'échelle à laquelle on la considère, et autant que le temps de l'effacement du choc, ce sont les qualités nouvelles qu'il a générées qui sont intéressantes.

RICHESSÉ MÉTAPHORIQUE

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un terme aimante le débat public et la pensée de l'action, mobilise les esprits et structure les discours, sans qu'on sache très bien en dire le bénéfice nouveau. Admettons qu'il soit performatif sans être réellement opératoire, du moins pour l'urbanisme. Puisque c'est un terme multi- et transdisciplinaire, il ne faut pas se priver de sa richesse métaphorique. Dans son « Manifeste pour la résilience »,

« Résilience », peinture murale à Coney Island, New York
© Leonard Zhukovsky/Shutterstock



le neurologue et psychiatre Boris Cyrulnik⁵ parle de « musculation du moi » et « d'identité narrative », tandis qu'ailleurs le médecin pédiatre Michel Manciaux⁶ se réfère à une ancienne définition du psychiatre et psychanalyste britannique John Bowlby : « Résilience : qualité d'une personne qui ne se décourage pas. » Autant d'invitations à transférer pour parler des villes et des territoires autrement. À quelques conditions toutefois.

Il n'y a pas de villes ou de territoires qui seraient résilients en eux-mêmes, par leur configuration ou leur matérialité. Il n'y a que des processus de résilience dans les villes et les territoires, et ce qui rend ces derniers plus ou moins résilients au bout du compte, quelles que soient leur nature et leur taille, c'est l'intensité de ces processus et la liberté qui leur est laissée dans la société. L'adjonction de l'adjectif « territorial » au mot « résilience », tout comme l'expression « ville résiliente », laisse croire que la résilience est une qualité formelle, une caractéristique intrinsèque des lieux. On en revient à l'acception développée au départ par les ingénieurs des matériaux. Côté villes et territoires, cela risque de nourrir la conviction, malheureusement de plus en plus répandue, qu'en temps de crise comme celle de la pandémie, on est bien mieux à la campagne qu'à la ville (ce qui dépend quand même un peu de l'éventuelle urgence des soins), et que, d'une façon plus générale, la bonne ville ne doit pas dépasser un certain seuil⁷. L'invocation de la résilience ne sert alors qu'à remuer un débat idéologique aussi vieux que l'humanité sur les bienfaits et les méfaits de la ville, en général, et de la grande ville, en particulier.

À l'opposé de cette conception ontologique de la résilience, on trouvera dans le concept entendu comme un processus de quoi continuer à changer le monde et à rester acteur de ces changements, y compris et surtout à travers les crises et les catastrophes. La résilience des villes et des territoires, c'est celle de ceux qui y vivent et les font vivre, de leurs organisations, de leurs réseaux (les mêmes par lesquels la pandémie ou le bug se répand), et du système régulé de l'action plurielle qu'on appelle la politique. En bons géographes des systèmes, André Dauphiné et Damienne Provitolo rappellent trois facteurs favorables à

la « résilience systémique » : la diversité, l'auto-organisation et l'apprentissage⁸. On pourrait y ajouter le génie coopératif, la culture de l'innovation et l'altruisme (prendre soin de soi en prenant soin des autres). De quoi alimenter les repères de l'urbanisme résilient, si tant est que cette épithète ajoute quelque chose au métier qui a toujours consisté à faire une ville qui résiste au temps et se transforme avec lui.

« Être à la hauteur de ce qui nous arrive », la formule célèbre de Deleuze va finalement assez bien à la résilience aussi. Elle invite à la lucidité de considérer l'histoire comme l'enchaînement des imprévus, donc à en garder la mémoire et la connaissance. De quoi être un peu moins écrasé à chaque catastrophe, surtout lorsqu'elle est considérée comme annonçant l'effondrement final. / Martin Vanier

¹ Pour une solide synthèse de débats scientifiques encore valables : « Ce que la résilience n'est pas, ce qu'on veut lui faire dire », Géraldine Djament-Tran, Antoine Le Blanc, Serge Lhomme, Samuel Rufat, Magali Reghezza-Zitt, 2011. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00679293>

² « Habiter un monde plus chaud », *Urbanisme*, n° 417, été 2020.

³ « Quant à la résilience [...] c'est devenu un mot fourre-tout, un mot-valise. Au point de considérer que la mutation exprime une résilience, alors que la mutation est l'essence même du mécanisme urbain », Philippe Madec, *Urbanisme*, n° 417, p. 54.

⁴ Pour une relecture éclairante du Darwinisme : *Une époque formidable*, Pascal Picq, L'aube, 2019.

⁵ « Manifeste pour la résilience », Boris Cyrulnik, *Spirale*, 2001/2, n° 18, p. 81. <https://www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-77.htm>

⁶ « La résilience, un regard qui fait vivre », Michel Manciaux, *Études*, 2001/10, tome 395, p. 324. <https://www.cairn.info/revue-etudes-2001-10-page-321.htm>

⁷ « Le bon modèle urbain, c'est Cahors ou Carcassonne, des petites villes très compactes (sic), avec une barrière franche et derrière, plus de ville du tout », Jean-Marc Jancovici, *Urbanisme*, n° 417, p. 58. La barre est à 300 000 habitants pour Dominique Bourg et al. (*Retour sur Terre. 35 propositions*, PUF, 2020, p. 51-52 : « Mesure 15 – Fin à terme de la métropolisation »).

⁸ « La résilience : un concept pour la gestion des risques », André Dauphiné, Damienne Provitolo, *Annales de géographie*, 2007/2 n° 654, p. 117. <https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2007-2-page-115.htm>